

QUAND LAMINE BARRO RACONTE L'ESCLAVAGE

PAR L'ART DE L'INSTALLATION

L'exposition que l'artiste Lamine BARO consacre à la tragédie de l'Esclavage, s'offre assurément comme une contribution de taille au devoir de mémoire qui interpelle chaque génération d'hommes libres. A ce titre, l'évènement se présente comme une illustration courageuse et pertinente de la fonction sociale de l'art et de l'artiste. C'est aussi, une œuvre remplie d'audaces formelles et matérielles, conformément à l'attente qui s'attache à la présentation de toute création artistique. Car, l'exposition est, en elle – même, une œuvre d'art à scénographie variable, sous la forme d'une Installation dans laquelle sont convoquées plusieurs autres disciplines artistiques : la peinture, la sculpture, la photographie, la céramique ; le maquettisme et même le « Ready – made », Ce dernier concept est à comprendre ici comme le statut de l'objet posé pour sa valeur symbolique. C'est le cas du fusil et des autres accessoires.

Mais comment tout cela est – il arrivé chez l'artiste qui se reconnaît humblement autodidacte ? Interrogeons son itinéraire, à travers ses expérimentations techniques et ses motivations didactiques.

Né le 22 septembre 1957 à Ziguinchor, Lamine BARO a reçu les bases de son éducation en République de Guinée. Tandis que les premiers outils de sa formation professionnelle lui viendront du Sénégal, au lycée Maurice Delafosse de Dakar. Il sera diplômé de sa section commerciale. Puis, ses enseignements en Droit et Administration, en Comptabilité et Marketing, dispensés dans des établissements de formation professionnelle, ont fait de lui l'actuel Directeur des Etudes de Sup'Info. Seulement, voilà : le bricoleur passionné de maquettes d'avion et de fusée, dont l'une explosera en plein ciel en 1982, pour inquiéter l'entourage immédiat du jeune Lamine BARO n'avait pas dit son dernier mot. Finalement, c'est dans la création artistique que le trop plein d'inspiration et de manipulation allait se déverser en se bonifiant.

En 1983, il présente sa première exposition de peinture à Dakar, pour déjà y dénoncer la violence faite aux enfants. En 1992, c'est la révolte contre le régime de l'Apartheid. Mais, c'est l'exposition organisée à la Galerie Nationale d'Art en 1996 et intitulée « Bleu de nuit » qui va marquer le tournant décisif, dans cet itinéraire de militant précoce des causes justes. Il reçoit dans cette exposition la visite de Son Excellence Hector Flores, alors Ambassadeur de la République d'Argentine à Dakar, Homme de culture connu pour son amour de l'art. En effet, sensible aux résonances des bleus de Lamine BARO par rapport à celles indigo du grand artiste cubain et métis sino - africain Wifredo LAM, le diplomate invita notre compatriote à exposer dans son pays, l'Argentine. D'où le premier contact de BARO avec l'Amérique.

Le Professeur Massamba Ngoye LAME, ancien Conservateur du Musée d'Art africain de l'IFAN – Cheikh Anta DIOP, explique bien ce qui arriva à Lamine BARO, une fois que celui – ci foula le sol argentin : « Les populations latino – américaines étaient sous ses yeux, l'expression d'un melting – pot

qui lui rappela que l'Afrique aussi était présente là. Mais comment ? Naissait alors l'idée de retracer la « route » qui conduisit l'Afrique en Amérique. »

Ainsi, grâce à d'autres appuis d'ordre diplomatique, scientifique, administratif, technique, voire artistique, plus de Mille cinq cent pièces vont porter le talent de l'artiste, mais aussi son courage et sa persévérance, afin de plonger le regard du visiteur, dans les affres de l'esclavage. Avec des thèmes répartis en une cinquantaine de plateaux, la route ainsi restituée, est ponctuée de scènes connues et moins connues. Mais toutes représentent autant d'images destinées à marquer la mémoire des générations. Les scènes de capture, d'embarquement, de révolte, de répression et de marchandage, côtoient celles des exactions, de résistance, de consultation médicale et de culte.

Cependant, Lamine BARO n'oublie pas que l'humanité de l'homme passe aussi par sa capacité d'élévation et de discernement, qui hisse le pardon au rang de valeur culturelle universelle. C'est pour dire qu'une autre route est